

La Sentinelle

JOURNAL D'INFORMATION ET D'ANNONCES

ORGANE DES SOCIALISTES DU JURA

Paraissant à La Chaux-de-Fonds tous les jours, excepté le dimanche

RÉDACTION TÉLÉPHONE 13.75, ADMINISTRATION ET PUBLICITÉ TÉLÉPHONE 87: RUE DU PARC, 103

ABONNEMENTS		ETRANGER	
SUISSE			
Un an	fr. 10.50	Un an	fr. 25.-
Six mois	5.40	Six mois	12.-
Trois mois	2.70	Trois mois	6.50
Un mois	0.90		

ANNONCES	
La ligne ou son espace	10 cent.
Réclames en troisième page	25 »
Petites annonces	
Trois insertions	75 »

Un document

Manifeste des Partis socialistes Belge et Français à l'Internationale

Le document qu'on va lire a été rédigé, dans les quinze premiers jours de la guerre, d'accord entre les sections socialistes, belge et française, de l'Internationale ouvrière, afin d'exposer aux autres sections les raisons de l'attitude prise par les socialistes des deux pays. Il a été rendu public, cette semaine:

Si évident que nous apparaisse le bon droit des nations française et belge luttant pour leur existence contre l'agression brutale de l'impérialisme allemand;

Si certains que nous soyons, Sections française et belge, d'avoir fait tout notre devoir internationaliste contre la guerre et pour la paix, il importe que, par un exposé rapide, témoignage impartial des faits, nous en donnions aux autres sections de l'Internationale la démonstration.

En ce qui concerne la Section française, nous n'avons pas à revenir sur la période antérieure à la guerre, alors que croissait la fureur générale de politique coloniale et d'armements, alors que nous nous opposions à la politique marocaine et à la loi de trois ans, suite et conséquence de la loi militaire allemande des accroissements d'effectifs.

C'est de la crise génératrice de la guerre actuelle qu'il s'agit! Cette crise a éclaté comme un complot par l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie; et tout d'abord, et plus encore quand l'Autriche eut rejeté la réponse pacifique et conciliante de la Serbie, il n'y eut plus de doute que l'Allemagne impérialiste l'inspirait et voulait la guerre.

Dans ces heures critiques et afin d'accomplir le mandat de l'Internationale, nous sommes tenus en contact avec le gouvernement français, à qui nous demandions surtout de seconder de tous ses efforts la médiation anglaise, la meilleure chance de paix, et de faire, en faveur de cette médiation, une pression sur le gouvernement russe.

Nous nous sommes rendu compte que le gouvernement français voulait sincèrement la paix et donnait, comme nous le lui demandions, tous ses efforts à son maintien.

L'après-midi du jour même de la rupture des négociations, la délégation du groupe socialiste de la Chambre allait trouver le Président du Conseil, M. Viviani.

M. Viviani ne nous cachait pas que, malgré ses efforts, l'agressivité impérialiste allemande rendait à chaque instant le maintien de la paix plus improbable. Mais il affirmait que jusqu'au dernier moment, le gouvernement français ferait tout le possible pour ménager les dernières chances de paix; que, malgré les incursions des troupes allemandes sur le sol français, les troupes françaises restaient à huit kilomètres en deçà de la frontière; et que rien ne serait fait, du côté français, qui pût nuire à la continuation des négociations de paix, désirée et toujours possible tant que l'ambassadeur allemand, M. de Schoen, restait à Paris.

Nous insistions et demandions avec force qu'une nouvelle et démonstrative manifestation de la volonté de paix de la France fût faite immédiatement.

Qu'une demande expresse d'intervention nouvelle et de médiation fût adressée à l'Angleterre, avec déclaration formelle du concours entier et énergique de la France.

M. Viviani nous y parut décidé et nous promit de soumettre, le soir même, la proposition au Conseil des ministres. Mais nous ne l'avions pas quitté depuis une heure que M. de Schoen venait le voir au Ministère des affaires étrangères et demandait ses passeports.

Les socialistes allemands du «Lese Club» vivant à Paris, témoins quotidiens des événements et de nos efforts, ont pleinement approuvé notre attitude et partagé nos espérances.

Nous avons, au contraire, lieu de craindre que la classe ouvrière allemande, trompée par les nouvelles officielles, n'ait pas une connaissance exacte des faits.

Nous soumettons à ses réflexions le grand fait significatif qui établit de quel côté fut la volonté agressive: la violation du territoire belge.

Après avoir affirmé faussement qu'avant la déclaration de guerre, des aviateurs français avaient jeté des bombes sur Nuremberg, le gouvernement impérial allemand affirma,

sans plus de fondement, que les troupes françaises avaient envahi ou se disposaient à envahir la Belgique. A ce moment même, la France venait de renouveler envers l'Angleterre l'engagement formel, pris déjà envers la Belgique, de respecter sa neutralité.

Sous ce prétexte, l'Allemagne elle-même a sommé la Belgique de livrer passage à son armée; et sur son refus, elle lui a déclaré la guerre, a mis le siège devant Liège, et envahi son territoire.

Le Luxembourg lui aussi, a été envahi par les armées allemandes.

Ces faits que nous soumettons au jugement du prolétariat international suffisent à établir de quel côté vint l'agression, de quel côté on a voulu la guerre. Si dans cette heure de crise nous nous sommes trouvés unis, dans le Parlement et dans le pays, à tous les autres partis de la nation, c'est que nous avons conscience de lutter pour les principes que nous avons si souvent affirmés en commun.

Ce n'est pas dans une pensée d'agression, ce n'est même pas parce qu'il sentait autour de lui des sentiments de malveillance et d'hostilité que notre gouvernement s'est résolu à la guerre.

Nous avons tous la certitude de défendre l'indépendance et l'autonomie de notre nation contre l'impérialisme allemand.

Nous ne luttons pas contre le peuple allemand, dont nous respectons également l'autonomie et l'indépendance.

C'est avec la certitude de soutenir le principe de liberté, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, que les socialistes français et belges subissent la dure nécessité de la guerre.

Ils ont la certitude qu'une fois la vérité établie ils seront approuvés et rejoints par les socialistes d'Allemagne.

Pour le Parti socialiste français:
Les délégués au Bureau socialiste international: Jules Guesde, Jean Longuet, Marcel Sembat, Edouard Vaillant.

Pour le Parti ouvrier belge:
Les délégués au Bureau socialiste international: Edouard Anseele, Louis Bertrand, Camille Huysmans, Emile Vandervelde.

De bonne humeur

Je suis bien obligé de l'être. On m'en a écrit pour le petit air guindé sous lequel je me travestissais.

Et puis, mademoiselle. Vous serez certainement la première à sourire quand vous aurez lu la petite histoire que je vais conter et qui fleurit si bon l'authentique naveté.

Les journaux reçoivent de plus en plus les dépêches télégraphiques par téléphone. Certains noms propres sont difficiles à saisir. Les téléphonistes qui ont la pratique de l'affaire l'épellent et comme l'erreur serait encore possible, pour chaque lettre on lance un nom propre ayant telle lettre pour initiale. La suite de ces initiales reconstitue le nom propre qu'on a voulu téléphoner.

Quand vint la nomination du pape, ce procédé provoqua une amusante mésaventure à un petit journal, le Wertinger-Zeitung. On lui avait téléphoné le nom de Pélù, Della Chiesa. La rédaction n'ayant pas saisi ce nom, le correspondant usa du procédé que je viens de décrire.

Le rédacteur, qui n'était pas au courant de ce tour de langue du métier, prit au sérieux chaque nom propre qu'il saisit.

Les lecteurs de la Wertinger Zeitung purent lire le soir cette dépêche:

TELEGRAMME

(Herald-B)

Wertinger, 3 sept., 2 h. a. m.

Election du pape

Le cardinal David Emile Louis Louis An toine César Henri Isidore Emile Siegfried Antoine a été élu pape.

Avouez que cela vous repose des livres verts, bleus, jaunes, noirs et rouges où les diplomates étalent leurs malpropretés.

Si, par exemple, vous voulez savoir qui je suis, je vous téléphonerai.

Laurent Ythaque Salomon Icare Salomon. Et alors chacun saura qui je suis.

LYSIS.

Ouvriers!

Faites une propagande incessante en faveur de votre journal.

Ils vont être réduits à la défensive

Du «Petit Parisien»:

Décidément, voici, pour les Allemands, le commencement de la retraite. Les communiqués officiels ne laissent plus planer le moindre doute sur l'importance des succès franco-anglais, ni sur leurs conséquences. C'est bien une victoire que nous tenons.

Il faut, d'ailleurs, reconnaître que notre armée vient d'accomplir un véritable tour de force et de faire une opération de guerre comme l'histoire en connaît peu d'aussi belles. Obligée, après un grave insuccès, de reculer sur une étendue de plus de cent kilomètres, elle n'a jamais rien perdu ni de sa cohésion, ni de sa vigueur, ni de son courage elle a accompli cette difficile retraite dans un ordre tel que toutes ses unités sont restées cohérentes et soudées entre elles. C'était superbe, mais voici mieux.

Cette armée a pu, pendant six jours, soutenir, sans faiblir, le choc de trois énormes masses allemandes venues concentriquement l'assaillir. Non seulement elle ne s'est laissée entamer nulle part, non seulement elle a déjoué l'audacieuse manœuvre qui tendait à l'envelopper sur ses ailes, mais elle a elle-même passé hardiment à l'offensive, enfoncé la droite et le centre ennemis, et refoulé l'assaillant sur une profondeur de 80 kilomètres. Je le répète, ce magnifique fait d'armes après de si longs reculs, est presque unique dans les fastes guerriers.

Et maintenant, les Allemands fort mal en point et très certainement un peu démoralisés, se replient sur toute la ligne. Que feront-ils demain? Pour le dire avec quelque certitude, il faudrait connaître l'état de leurs lignes de communications et le chiffre des renforts sur lesquels ils peuvent encore compter.

On ne peut donc que se livrer à des conjectures. La plus vraisemblable est qu'ils appelleront à la rescousse toutes leurs disponibilités de Belgique et de la basse Lorraine pour livrer entre Reims et Verdun une bataille définitive. Nous n'en avons donc pas encore fini avec eux. Mais quelle chute pour ces arrogants envahisseurs qui comptaient ne faire de nous qu'une bouchée! Etre obligés de se défendre, quand on a, au mépris de toute prudence, si rudement et si violemment attaqué, quelle déception!

Je salue avec une émotion profonde cette armée qui vient de montrer au monde la valeur et la fermeté de notre race. Je salue ses chefs vaillants et adroits, dont l'inlassable énergie nous a procuré cette joie de voir enfin l'ennemi reculer devant nous. Et je salue nos braves alliés, dont le concours nous a été si utile.

Le général Joffre et ses lieutenants ont manœuvré en maîtres. Les soldats se sont battus comme des lions. Lorsque, dans quelques jours, sonnera l'heure de l'effort suprême, nous les retrouverons tous aussi prêts. Le dernier coup de collier sera rude encore. Mais ce sera le bon.

Lieutenant-colonel ROUSSET.

Les opérations de guerre

La poursuite française

Assisterions-nous à ce phénomène d'un vainqueur qui, dans l'annonce de ses succès, reste en deçà de la vérité? On peut se le demander sérieusement. Si la situation stratégique et les probabilités tactiques ne sont pas trompeuses, la victoire des alliés serait supérieure à ce qu'on a vu jusqu'ici. A moins d'un afflux de troupes fraîches, la défaite allemande pourrait bien être une déroute et la retraite devenir un désastre.

La situation stratégique d'abord. La droite allemande est signalée sur la Haute-Somme et l'Oise, de Péronne à St-Quentin. On ignore les forces franco-anglaises qui lui sont opposées.

Le centre aurait tenté de prendre pied dans une position défensive organisée au nord de Reims, mais n'y serait pas parvenu. Il aurait dû continuer sa retraite vers l'Aisne. Du côté français, des troupes ont franchi ce cours d'eau en aval de Soissons. Les dépêches ne mentionnent pas leur importance et ne sauraient renseigner sur leur valeur d'attaque restante. Elles ne disent pas davantage quelle est la liaison entre le centre allemand, au nord de Reims, et la gauche vers St-Quentin. On ne peut donc qu'indiquer l'hypothèse d'une rupture éven-

tuelle de la ligne allemande entre l'Aisne et l'Oise.

La gauche, dans l'Argonne, aurait été refoulée au delà de la forêt de Triaucourt. Cette forêt est située au nord de Revigny, et au sud-est de Ste-Menehould, entre l'Aisne et l'Aire. La gauche allemande serait ainsi à la hauteur de Verdun. Qu'elle soit contrainte d'accentuer son repli, c'est la Meuse moyenne sous la menace de la poursuite française. En d'autres termes, c'est l'écroulement des colonnes allemandes par la trouée de Stenay compromis et l'armée obligée de chercher ses points de passage plus au nord, sous le risque de la poursuite française gagnant la première la rive droite en aval de Verdun. Les Français disposeraient de la route la plus courte de la Meuse au Rhin.

L'énormité même de leur armée, peut compliquer leur tâche aux Allemands. En évaluant à vingt corps l'effectif qui a mené la bataille sur la Marne, on n'exagère très probablement pas. Sur les 800,000 hommes que représenterait cet effectif, il est admissible que les pertes pendant la marche et les combats antérieurs à la bataille, pertes non renouvelées à temps, se soient élevées au 30%, soit 240,000 hommes. Il en resterait 560,000. Evaluons à 15% le déchet pendant la bataille même, on aboutit à un solde de 475,000 hommes, et 3000 bouches à feu en chiffres ronds. C'est cette masse de près d'un demi-million de soldats, qui, pour ses ravitaillements et ses nécessités tactiques, a entraîné après elle plus de 20 mille voitures, qu'il faut faire écouler par quelques ponts étroits d'une large rivière. Un demi-million d'hommes qui, pendant la retraite, doivent être nourris à partir de l'arrière, eux et leurs chevaux, car un mois durant deux millions de combattants ont ravagé le pays; un demi-million d'hommes dont les munitions doivent être en toute hâte renouvelées, car sans munitions l'armée la plus puissante n'est plus qu'un grand troupeau. Et l'ennemi suit ces vaincus sur les talons, farouche à la curée.

Telle serait la situation de l'armée allemande si elle ne pouvait plus demander à la tactique de corriger, au moins momentanément, la situation stratégique gravement compromise. Les nouvelles qui la représentent comme s'efforçant de saisir une position de repli avant d'évacuer le territoire français sont donc vraisemblables. Les événements eux-mêmes lui en font une obligation. De l'Aisne à la Meuse, vers Mézières, la distance n'est que de trente kilomètres, la profondeur d'un seul corps d'armée; et si les Français avaient atteint le nord de l'Argonne, ils ne seraient qu'à 30 km. aussi du flanc droit de cette colonne. On voit combien il est important que le kronprinz puisse encore tenir à la hauteur de Verdun.

Quant aux probabilités tactiques, il est naturellement plus difficile de les apprécier que la situation stratégique. Un seul point de repère est fourni par les documents; le contact aurait été maintenu sur la plupart des points entre les colonnes en retraite et les lignes poursuivantes. Mais cette information est capitale; elle établirait que le vainqueur n'a pas cessé de porter des coups à l'armée en retraite, et qu'il s'applique à achever sa désorganisation. Ce serait une application sur un front immense de ce principe que tous les règlements tactiques mettent en vedette: seule la poursuite procure tous ses fruits à la victoire en complétant la destruction du vaincu.

C'est ce que les Allemands n'ont pas réussi après leurs victoires de Belgique et du nord de la France. Quelque rapide qu'ait été leur offensive leurs adversaires se sont montrés les plus mobiles. Ils ont rompu le contact, et sont allés se rétablir hors de portée des coups. Si la retraite les avait démoralisés, ce qui ne semble pas avoir été général et, dans tous les cas, n'a pas duré, ils ont pu retrouver toute leur vigueur et se sont reportés en avant.

La bataille de la Marne offre un autre spectacle. Le vaincu n'est pas parvenu à distancer son vainqueur; ce dernier ne lui laisse aucun loisir de se refaire; malgré une lutte de huit jours, il s'acharne et met à poursuivre une ardeur égale au désir que doit avoir l'adversaire de se dégager.

Ceci est exceptionnel dans l'histoire des guerres. Le plus souvent, le vainqueur lui-même est épuisé par son succès au point d'être incapable d'un nouvel effort. En 1870, où les Allemands ont remporté victoires sur victoires, on ne trouve aucun exemple de poursuite véritable. En Mandchourie, les Japonais n'ont pu poursuivre qu'une fois sérieusement, après Moukden. Même Napo-

léon. le grand commentateur du principe, n'a guère pu l'appliquer absolument qu'à près Rivoli, Austerlitz, Iéna et Eckmühl. Il semble que la poursuite française actuelle deviendra un de ces rares exemples que l'on pourra invoquer pour l'instruction des armées de l'avenir. F. F.

Visions de guerre

Le rapport officiel belge sur Louvain

La légation de Belgique communique le rapport de la commission d'enquête sur la violation des règles du droit des gens, des lois et coutumes de la guerre. Il est daté d'Anvers 31 août et dit:

Monsieur le ministre,

La commission d'enquête à l'honneur de vous faire le rapport suivant sur les faits dont la ville de Louvain, les localités avoisinantes et la région de Malines ont été le théâtre.

L'armée allemande pénétra dans Louvain le mercredi 19 août, après avoir incendié les villages par où elle avait passé.

Dès leur entrée dans la ville de Louvain, les Allemands réquisitionnèrent des logements et des vivres pour leurs troupes. Ils se rendirent dans toutes les banques privées de la ville et s'y firent remettre l'encaisse. Des soldats allemands fracturèrent les portes des maisons abandonnées par leurs habitants, les pillèrent et s'y livrèrent à des orgies.

L'autorité allemande prit des otages: le bourgmestre de la ville, le sénateur Van der Kelon, le vice-recteur de l'Université catholique, le curé-doyen de la ville, des magistrats et des échevins furent aussi retenus. Toutes les armes détenues par les habitants, jusqu'aux fleurets d'escrime, avaient été remises à l'administration communale et déposées dans l'église de Saint-Pierre.

Dans un village avoisinant, Corbeck-Loo, une jeune femme, âgée de 22 ans, dont le mari se trouvait à l'armée, fut surprise le mercredi 19 août avec divers de ses parents, par une bande de soldats allemands. Les personnes qui l'accompagnaient furent enfermées dans une maison abandonnée, tandis qu'elle-même fut entraînée dans une autre habitation où elle fut successivement violée par cinq soldats.

Dans le même village, le jeudi 20 août, des soldats allemands cherchèrent dans leur demeure une jeune fille de 18 ans environ et ses parents. Ils les conduisirent dans une propriété abandonnée et pendant que quelques-uns d'entre eux tenaient en respect ses parents, les autres pénétraient dans l'habitation dont la cave avait été ouverte et forçaient la jeune fille à boire. Puis ils la menèrent sur une pelouse devant l'habitation et la violèrent successivement. Comme elle continuait à opposer de la résistance, ils lui percèrent la poitrine à coups de baïonnette. La jeune fille, abandonnée par eux après ces actes abominables, fut reconduite chez ses parents et le lendemain, à raison de la gravité de son état, administrée par le curé de la paroisse et conduite à l'hôpital de Louvain. Elle était à ce moment en danger de mort.

Les 24 et 25 août, les troupes belges, sortant du camp retranché d'Anvers, attaquèrent l'armée allemande qui se trouvait devant Malines. Les troupes allemandes furent refoulées jusqu'à Louvain et Vilvorde. Pénétrant dans les villages qui avaient été occupés par l'ennemi, l'armée belge trouva tout le pays dévasté. Les Allemands en se retirant avaient ravagé et incendié les villages, emmenant les habitants mâles qu'ils poussaient devant eux.

Entrant dans Hofstade, le 25 août, les soldats belges trouvèrent le cadavre d'une vieille femme qui avait été tuée à coups de baïonnette; elle avait encore en main l'aiguille avec laquelle elle cousait lorsqu'elle fut frappée; une femme et son fils âgé de 15 ou 16 ans environ gisaient, transpercés de coups de baïonnette; un homme avait été pendu.

A Sempst, village voisin, se trouvaient les cadavres de deux hommes partiellement carbonisés. L'un d'eux avait les jambes coupées à la hauteur des genoux; l'autre avait les bras et les jambes coupés. Un ouvrier, dont plusieurs témoins ont vu le cadavre calciné, avait été frappé à coups de baïonnette. Encore vivant, les Allemands l'avaient enduit de pétrole et jeté dans la maison à laquelle ils mirent le feu.

Une femme, sortant de sa maison, avait été abattue de la même façon.

Un témoin, dont la déclaration a été reçue par M. Edward Herstlet, fils de sir Cecil Herstlet, consul général de la Grande-Bretagne à Anvers, déclare avoir vu, non loin de Malines, le 26 août, lors de la dernière attaque des troupes belges, un vieillard attaché par les bras à une poutre du plafond de sa ferme. Le corps était complètement carbonisé; la tête, les bras et les pieds étaient intacts. Plus loin, un enfant d'environ 15 ans était attaché les mains derrière le dos, le corps entièrement lardé de coups de baïonnette. De nombreux cadavres de paysans gisaient dans des positions de pardon, les bras levés ou les mains jointes.

Le consul de Belgique dans l'Uganda, engagé volontaire dans l'armée belge rapporte que partout où les Allemands ont passé le pays est dévasté. Les quelques habitants qui sont restés dans les villages racontent des horreurs commises par l'ennemi. C'est ainsi qu'à Wackerseel, sept Allemands auraient violé consécutivement une femme et l'au-

raient ensuite tuée. Dans le même village, ils ont déshabillé jusqu'à la taille un jeune garçon, l'ont menacé de mort en plaçant un revolver sur la poitrine, l'ont piqué avec des lances. L'ont ensuite chassé dans un champ et ont tiré après lui sans l'atteindre.

Partout ce ne sont que ruines et dévastation. A Bueken, de nombreux habitants, dont le curé, âgé de plus de 80 ans, ont été tués.

Entre Impde et Wolverthem, deux soldats belges blessés étaient couchés près d'une maison qui brûlait. Des Allemands ont jeté ces deux malheureux dans le brasier.

Les troupes allemandes repoussées par nos soldats entrèrent en pleine panique dans Louvain, le 26 août à la tombée du jour. Divers témoins nous affirment qu'à ce moment la garnison allemande qui occupait Louvain fut prévenue erronément de ce que l'ennemi pénétrait dans la ville. Elle se dirigea immédiatement en tirant vers la station où elle se rencontra avec des troupes allemandes refoulées par les Belges qui venaient de cesser la poursuite. Tout semble démontrer qu'un contact se produisit entre les régiments allemands.

Dès ce moment, prétendant que des civils avaient tiré sur leurs soldats, ce qui est contredit par tous les témoins et ce qui n'eût guère été possible puisque les habitants de Louvain, depuis quelques jours, avaient dû remettre leurs armes aux autorités communales, les Allemands commencèrent à bombarder la ville. Le bombardement dura jusqu'à vers 10 h. du soir. Puis les Allemands mirent le feu à la ville. Là où l'incendie n'avait pas pris, les soldats allemands pénétraient dans les habitations et jetaient des grenades incendiaires dont certains semblent pourvus.

La plus grande partie de la ville de Louvain, spécialement la ville haute, comprenant les bâtiments modernes, la cathédrale de St-Pierre, les Halles universitaires avec toute la bibliothèque de l'Université, ses manuscrits, ses collections, la plupart des instituts scientifiques de l'Université, le théâtre communal, étaient dès ce moment la proie des flammes.

La commission croit devoir insister, au milieu de toutes ces horreurs sur le crime de lèse-civilisation que constitue l'anéantissement délibéré d'une bibliothèque académique qui était un des trésors de notre temps.

De nombreux cadavres de civils jonchaient les rues et les places. Sur la seule route de Tirlemont à Louvain, un témoin en a compté plus de 50. Sur le seuil des habitations se trouvaient des cadavres carbonisés d'habitants qui surpris dans leurs caves par l'incendie, avaient voulu s'échapper et étaient tombés dans le brasier. Les faubourgs de Louvain ont subi le même sort. On peut affirmer que toute la région située entre Louvain et Malines et la plupart des faubourgs de Louvain sont presque anéantis.

(A suivre).

La propagande allemande

Des négociants lausannois communiquent à la «Gazette de Lausanne» des documents qu'ils reçoivent de leurs correspondants en Allemagne dont voici deux échantillons.

Un éditeur de Leipzig écrit:

«Pour vous ouvrir les yeux sur les faussetés qui courent hors d'Allemagne sur le compte de notre pays et de nos armées, je me fais un devoir et un plaisir de vous envoyer un certain nombre de journaux où vous lirez les rapports officiels relatifs aux négociations diplomatiques qui ont précédé la guerre et sur les succès de nos armes... Je me tiens à votre disposition pour vous envoyer d'autres journaux encore, en vous recommandant de faire connaître leur contenu autour de vous. Dans la conscience de son droit, l'Allemagne s'avance avec confiance au devant des envieux qui lui ont imposé la guerre.»

Un négociant en quincaillerie a reçu la feuille 1 d'une publication du «Bureau des deutschen Handelstages, Berlin». Cette feuille, rédigée dans un français à faire pâlir notre «fédéral» de naguère, reproduit avec une candeur ou un cynisme désarmants les prétentions de l'Allemagne affichées en diverses circonstances alors qu'elle avait la certitude d'écraser ses adversaires. Ainsi:

«...Le chancelier de l'empire essayait tout ce qui était possible pour obtenir la neutralité de l'Angleterre. Comme prix pour cette neutralité, il voulait même garantir que l'Allemagne, aussi après une guerre victorieuse avec la France, ne demanderait aucun morceau du sol français européen.

«...Dans une défense légitime qui nous fut imposée, la conscience pure, et la main propre, nous prenons l'épée... Nous sommes maintenant dans une légitime défense et le besoin ne connaît pas de loi! Nos troupes ont occupé le Luxembourg, peut-être elles ont dû mettre le pied sur du pays belge. Cela est contre les règles du droit des peuples... mais nous ne pouvions pas attendre.»

L'encaisse métallique de la Banque de France

On mande que les gouverneurs de la Banque de France avaient prévu de la manière suivante le transport immédiat de leur énorme encaisse métallique de quatre milliards et demi hors de Paris, dans des endroits que, naturellement, on ne désigne pas. Pour transporter ce trésor, on a rempli 1322 tonnelets d'or, 3000 d'argent, préparé 432 wagons et une vingtaine de trains de longueur normale.

La conduite des Allemands en Belgique

(Reuter.) Le correspondant du «New-York World» en Belgique rapporte une entrevue qu'il a eue avec le général allemand Böhm, au sujet des atrocités allemandes en Belgique. Le général démentit tout d'abord les récits des atrocités, mais le correspondant ayant cité plusieurs cas dont le secrétaire de la légation américaine avait été témoin, le général parut étonné de l'exactitude des détails et s'excusa en disant qu'il avait fait de son mieux pour protéger les non-combattants.

Bruits d'un remaniement ministériel en Italie

Le «Messaggero» croit savoir que l'heure est venue de donner à l'Italie un ministère plus grand, entouré des parlementaires les plus éminents de tous les partis. Le «Messaggero» espère que ce ministère sera présidé par M. Salandra.

Cette information confirme le bruit d'un prochain remaniement ministériel sur une base élargie. L'Italie qui se prépare à l'action désire inaugurer une politique nouvelle sous les auspices de ce cabinet national. On parle de la collaboration du parti socialiste au prochain ministère. (Havas.)

La poussée belliqueuse en Italie

Le mouvement belliqueux devient toujours plus intense. La direction du parti radical a voté un ordre du jour affirmant le devoir de l'Italie de participer au conflit.

Un meeting, dimanche soir, à la Maison du peuple réunissait les représentants des partis radical, républicain, anarchiste et du groupe réformiste du parti socialiste. Tous les orateurs ont parlé pour la guerre. L'assistance s'est portée ensuite devant la légation de Belgique.

Le ministre est venu à la fenêtre pour remercier la foule. Le cortège voulait se rendre devant les ambassades de France et d'Autriche-Hongrie, mais il en fut empêché par la police. Jusque vers minuit, l'agitation a été intense au centre de la ville.

Parmi les journaux de gauche, l'«Avanti» organe des socialistes officiels, défend le maintien de la neutralité.

Dans le monde des affaires on est très hostile à une rupture de la neutralité. On insiste sur le fait que la guerre de Libye a imposé à l'Italie des sacrifices dont elle a de la peine à se remettre.

Incident à notre frontière

Les journaux du Jura bernois nous apportent le récit d'un incident vraiment regrettable qui s'est produit vendredi dernier à la frontière.

Vendredi soir, à 11 heures, un lieutenant de dragons suisses (au civil avocat à Zurich), qui probablement avait fêté Bacchus plus que de raison, eut la stupéfiante idée de faire exécuter par la garde de notre douane à Boncourt un tir à balles... sur la gare française de Delle. Le lendemain matin, on pouvait voir sur les montants de la porte du bureau des sous-chefs des traces de balles, ainsi qu'une balle tombée sur le quai.

La population de Delle, en entendant les coups de feu, crut que les Prussiens étaient les auteurs de cette fusillade. Elle fut prise d'un émoi bien compréhensible. Aussi son étonnement fut-il grand en apprenant que ce tir à balles était effectué par des Suisses. Il y eut même un vif mécontentement. Mais de vieilles relations de bon voisinage ont fait comprendre bien vite qu'il ne fallait pas faire supporter à tout un peuple l'acte de déshonneur d'un individu.

Du reste, le lendemain, les difficultés furent aplanies. M. le préfet Choquard se rendit en personne à Delle et se présenta à la mairie et au commissaire spécial de la gare pour exposer les regrets des autorités suisses. Il n'eut pas de peine à montrer qu'il s'agissait d'une imprudence, mais qu'il n'y avait, dans l'acte des dragons suisses, aucun acte d'hostilité. Le lieutenant en cause a fait ses excuses et il a affirmé formellement qu'il n'avait pas prévu les conséquences de l'ordre donné. Bref, après de loyales explications, les autorités delloises ont fait preuve d'une grande bienveillance, et, de part et d'autre, l'incident a été déclaré clos.

NOUVELLES SUISSES

Poste de campagne. — 1. Malgré l'interdiction de joindre de l'argent aux envois (lettres et paquets) adressés aux militaires, il arrive encore fréquemment que des pièces de monnaie sont trouvées dans les locaux de la poste de campagne. Cet argent, évidemment sorti des envois militaires, ne peut être rendu à son propriétaire que dans les cas très rares où l'expéditeur est à même de fournir les indications précises indispensables. Il est rappelé au public que l'envoi d'argent aux militaires se fait gratuitement au moyen d'un mandat de poste spécial qui est délivré à tous les guichets postaux.

2. Une autre interdiction n'est pas observée non plus: c'est celle excluant du transport les fruits frais. En cours de route, les paquets entassés en grand nombre, sont sou-

mis à une pression considérable. Les fruits en souffrent tout particulièrement; quand ils arrivent à la poste de campagne, ils sont écrasés ou détériorés et doivent être jetés. Nombreux sont aussi les envois de linge mouillés et salis par les fruits.

3. Quant une lettre est jointe à un paquet, il est recommandable de la mettre sous enveloppe, adressée comme le paquet. Si l'adresse se perd ou s'efface en route, l'envoi peut alors attendre quand même le destinataire. Il est nécessaire aussi de ne jamais omettre l'indication de l'expéditeur, sur les paquets et sur les lettres. Actuellement, il y a déjà environ 200 paquets tombés en rebut par suite du manque de toute indication permettant de déterminer l'expéditeur ou le destinataire.

Le moratoire. — Le département fédéral de justice a nommé une commission d'experts, composée de juristes, de commerçants et de représentants des différents groupes intéressés, pour examiner la question de savoir si le moratoire général doit être prolongé de nouveau, ou s'il y a lieu de prendre d'autres mesures.

TESSIN. — Grave offense. — Le chef de train principal, Jean Tamo, de Bellinzzone, est l'objet d'une enquête pénale militaire. Il est accusé d'avoir tenu des propos considérés comme offensants la neutralité suisse et un des Etats belligérants, l'Allemagne.

M. Tamo, député au Grand Conseil et chef du parti socialiste tessinois, aurait dit, en conduisant à la gare de Luino un train d'ouvriers italiens renvoyés d'Allemagne: «Voilà les premières victimes de l'impérialisme allemand!»

On espère toutefois que l'enquête n'aboutira pas à un procès, mais plutôt à une ordonnance de non-lieu.

CANTON DE NEUCHÂTEL

Cours d'assises. — La «Suisse libérale» a donné les dates de convention d'une prochaine session de la Cour d'assises. On nous informe que cette date n'est pas exacte.

La vente de la tourbe. — Le Conseil d'Etat a rendu un arrêté interdisant aux fabricants et marchands de tourbe de vendre ce combustible, dans les différentes localités du canton à des prix supérieurs à ceux des dernières années.

Les contrevenants seront punis conformément aux dispositions de la première partie du Code pénal fédéral, du 4 février 1853.

LA CHAUX-DE-FONDS

La Commission administrative du journal est convoquée au local habituel pour ce soir, mercredi, 16 septembre, à 8 h. 15.

Amis de la Sentinelle. — Les amis de la «Sentinelle» sont convoqués pour demain soir jeudi, au Cercle Ouvrier, à 8 h. 15. Présence par devoir.

Mise sur pied. — Une publication, sous forme d'affiche, émanant du conseiller d'Etat, chef du département militaire, et tenant lieu d'ordre de marche, ordonne aux officiers, sous-officiers et soldats de se présenter avec leur équipement complet, aux jour et lieu mentionnés ci-dessous:

Compagnies II et III du bataillon de landsturm 20, à La Chaux-de-Fonds (Eplatures-Temple) le 20 septembre 1914, à 2 heures du soir.

Les hommes devront emporter avec eux des vivres pour deux jours.

Un qui l'a échappé belle. — La «Suisse libérale» informe qu'un major Neuchâtelois, M. S... (un Chaux-de-fonnier très connu, commandant un de nos bataillons d'élite) a eu son cheval tué sous lui la semaine passée par une balle d'un soldat qui aurait oublié d'assurer son arme.

Impôt communal. — Par décision du Conseil général, le délai pour le paiement de l'impôt communal a été prolongé jusqu'au 5 octobre 1914 sans surtaxe.

Le Conseil communal prie instamment toutes les personnes qui peuvent le faire d'acquiescer leur impôt sans attendre cette date. Les paiements par acomptes sont admis pour faciliter les contribuables.

Conseil Communal.

Commission Générale de Secours. — La Commission générale de secours porte à la connaissance des fournisseurs, ayant des bons d'assistance à se faire régler, civils ou militaires, qu'ils peuvent présenter leurs relevés, avec pièces à l'appui, à la Commission de contrôle, le lundi de chaque semaine de 9 heures du matin à midi, à l'hôtel communal, salle des commissions. Les paiements seront effectués le samedi suivant, chez M. Jacques Ségal, rue Léopold-Robert 36.

Ces dispositions remplacent les précédentes, suivant lesquelles les règlements étaient effectués par la Caisse communale le 1er et le 15 de chaque mois. (Comm.)

Aux Français. — Les jeunes gens des classes de 1914 et 1915, les ajournés des classes 1913-1914, les réservistes et territoriaux qui ont un fascicule et qui n'auraient pas encore été appelés (sauf les hommes appartenant aux classes 1887 à 1892 et les hommes classés dans les services auxiliaires) sont invités à passer de suite au Cercle Français pour prendre connaissance d'une circulaire les concernant. Le Comité.

Ecole de travaux féminins. — On nous écrit :

Le cours de modes s'ouvrira très prochainement. Il peut encore recevoir quelques élèves. Ce cours, d'une durée de un mois, coûte 8 francs. Les inscriptions seront reçues à la direction, au Collège des Crétets.

Souscription permanente pour couvrir le déficit et pour lancer les six pages

Listes précédentes	Fr. 6975.47
De la part d'un sergent du 128	" 0.50
E. H.	" 0.50
Anonyme	" 2.—
E. H. sup. d'abonnement	" 0.60
Total	Fr. 6979.07

La conservation et l'utilisation des fruits et légumes

Poires. — Les poires doivent d'abord être cuites à l'eau ou à la vapeur; on enlève le cœur avec un couteau pointu et on les sèche entièrement ou partagées en deux. L'opération dure de 24 à 36 heures et le rendement est d'environ 25 pour cent.

Fruits à noyaux (prunes, pruneaux, abricots, etc.). — Expulser les noyaux par une légère pression et exposer les fruits ouverts sur des claies. La durée du séchage est de 2 jours à 2 jours et demi et le rendement de 18 à 25 pour cent.

LA GUERRE

ARMEES FRANCO-ALLEMANDES

Officiel

Le ministre des affaires étrangères communique les informations suivantes :

Bordeaux, le 15, à 1 h. 20 du soir. — L'armée française poursuit sur tout le front son mouvement en avant; les forces allemandes qui se trouvaient dans la région d'Amiens se retirent sur Peronne et St-Quentin.

La cavalerie française avait occupé le 13, Montidier et Roy. Les forces allemandes de l'est de Reims qui s'étaient organisées défensivement sur la ligne des anciens forts ont dû céder devant nos troupes qui occupent Reims.

Dans l'Argonne les troupes allemandes ont dû abandonner l'attaque du fort de Troyon sur la Meuse et ont été refoulées au nord de la ligne de Triacourt et Issoncourt.

Hier soir, la Lorraine française était évacuée en entier et l'ennemi se retirait vers Châteausalins-Dieuzé et Sarrebourg.

Le kronprinz lui aussi bat en retraite

Londres, 15. — (Reuter). Communiqué du Bureau de la presse, 14 septembre :

Durant toute la journée d'hier, l'ennemi nous a disputé le passage de l'Aisne; cependant, malgré les difficultés en face de forces considérables de l'ennemi, nous sommes parvenus à franchir la rivière au soleil couchant.

Sur notre droite et à gauche, les armées françaises réussirent un mouvement similaire. Nous avons encore fait de nombreux prisonniers.

Le quartier général français annonce que l'armée du kronprinz fut repoussée et obligée de transférer le quartier général de Ste-Menehould à Montfaucou.

Les nouvelles officielles allemandes

Un énorme démenti

Berlin, 15. — (Officielle.) — L'Office des affaires étrangères dément catégoriquement, en les désignant comme de pures inventions, les informations de la presse de Londres du 13 septembre, relatant une défaite allemande en France.

L'office déclare que les Allemands n'ont perdu ni canons ni prisonniers devant Paris. Au contraire, ils ont pris à l'ennemi 50 canons et des milliers de prisonniers.

La situation devant Paris est favorable. Les tentatives françaises de briser le front allemand ont été repoussées victorieusement.

En Belgique aussi, aucun corps d'armée allemand n'a été coupé; au contraire. La sortie des Belges d'Anvers a été repoussée avec de grandes pertes pour l'ennemi.

EN BELGIQUE

Anvers 15. — (Source officielle.) Après quatre jours de combats acharnés dans le triangle Bruxelles-Louvain-Malines, les troupes belges se sont repliées sous les forts d'Anvers devant des forces numériquement supérieures.

Sur la route de Bruxelles, les Allemands avaient de fortes positions défensives. Pour les conserver ils ont fait appel à toutes leurs forces disponibles en Belgique et en plus à deux corps d'armée destinés à la France.

Les pertes belges sont importantes mais celles des Allemands sont encore plus grandes.

Le but principal de cette sortie, d'attirer sur les Belges des forces allemandes, afin qu'elles ne puissent être dirigées sur la France a été pleinement atteint.

FRONT RUSSO-ALLEMAND

Pétrograd, 15. — (Westnik). L'état-major du généralissime communique officiellement :

Nos succès décisifs sur l'armée autrichienne, qui comptait plus d'un million d'hommes, ont forcé les Allemands à ramener une partie considérable de leurs troupes de leur frontière occidentale.

Du 28 août au 7 septembre les Allemands ont amené continuellement des renforts sur leur front oriental. Ils ont ensuite ouvert l'attaque à travers les lacs Masuriques dans un pays qui leur est bien connu et qui constitue une série de défilés entre des lacs et des bois.

L'aile droite allemande prit l'offensive, menaçant de se développer avec de grandes forces sur le front Nordenbourg-Goldap-Souvalki.

Cette manœuvre, qui menaçait de placer dans une situation grave les troupes du général Rennenkampf, a rencontré la résistance de celles de nos troupes qui couvraient nos ailes et qui, pleines d'abnégation ont arrêté la poussée de l'ennemi.

Vers le 14, après des combats qui ont coûté cher à l'ennemi, nos troupes au complet sont sorties de cette situation difficile. Elles ont occupé des positions qui leur permettent de reprendre ultérieurement des opérations.

FRONT AUSTRO-RUSSE

Les victoires russes sur l'Autriche

Version russe

Pétrograd, 15. — (Officiel. Communiqué de l'état-major général) :

Sur le front autrichien les troupes passent la rivière San.

Pendant la prise de la position, près de Rava-Ruska, les troupes russes s'emparèrent de trente canons et de plus de huit mille prisonniers, ainsi que d'énormes entrepôts de provisions de guerre et d'alimentation. Les résultats de la poursuite de l'ennemi engagée dans cette direction sont encore inconnus.

Dans les marais de la région de Bilgoraj, on a retrouvé de nouvelles batteries autrichiennes qui étaient embourbées.

L'armée du général Broussiloff, en repoussant la dernière attaque désespérée des Autrichiens, a fait dans ce combat, au moment où elle-même entama l'offensive, de nombreux prisonniers et pris des bouches à feu dont le total n'est pas encore établi.

Le général Broussiloff certifie que ses troupes ont fourni des preuves d'énergie, de fermeté et de vaillance magnifiques. Les commandants de corps dirigeaient leurs unités avec un calme imperturbable, arrachant plus d'une fois à des moments critiques la victoire à l'ennemi. Le général Broussiloff relève tout particulièrement l'activité du général bulgare Radko Dimitrieff.

Sur la rive droite du Dniestér les Autrichiens sont rejetés vers Drohobicz. Czernowitz et toute la région avoisinante ont été occupées par les troupes russes sans coup férir.

(Havas). Les prisonniers autrichiens actuellement en Russie sont évalués à 200,000.

FRONT AUSTRO-SERBE

Cettigné, 15. — Les Serbes ont battu de nouveau les Autrichiens le 9, sur la Drina, et leur ont infligé des pertes énormes. (Havas).

Pétrograd, 15. — Les Serbes ont détruit la gare hongroise d'Orava, où avaient passé des matelots allemands allant en Turquie.

Les communications entre la Hongrie et la Roumanie sont ainsi coupées. (Havas.)

LES DÉPÊCHES

Des pâtes alimentaires

ZURICH, 15. — L'Italie a autorisé l'exportation des pâtes alimentaires en Suisse, pour autant qu'elles étaient déjà emballées à destination de la Suisse avant l'interdiction d'exporter et pour autant qu'elles peuvent être fabriquées avec du froment dur importé.

Le Gouverneur allemand de Paris?

PARIS, 15. — Un général allemand arrivé hier à Noisy-le-Sec, avec un convoi de prisonniers, a été seul dirigé sur Paris et conduit à l'Hôtel des Invalides, où il fut interrogé et fouillé. On a trouvé sur lui sa nomination de gouverneur de Paris signée par l'empereur Guillaume. Ces détails ne sont pas confirmés.

L'Autriche désarmée

MILAN, 15. — («Corriere della Sera» du 15.) — La nouvelle officielle d'une proposition de se rendre de la part de l'armée austro-allemande, est partie de la ligne Opole-Turobin, de la part de l'armée commandée par le général Autrichien Dankl. Cette armée se trouve encerclée et repoussée sur la rive gauche de la Vistule qui est dans les mains des Russes. Les communications sont coupées. Les Autrichiens et leurs alliés devront demander grâce ou périr.

La Turquie lâche pied

ROME, 15. — (Havas) — On mande de Nisch au «Messaggera» que suivant des informations de source sûre, la Turquie abandonnerait l'idée de faire la guerre à la Grèce et de se mettre du côté de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie.

ne voulait pas descendre pour aller manger chez le marchand de vins.

Cette voisine s'effaçait pour laisser entrer la belle visiteuse.

C'était une brave femme quelconque, qui venait là, sans crainte, dans ce logis où sévissait un mal contagieux.

Elle accomplissait simplement sa cordiale action, sans se croire héroïque le moins du monde, comme font les pauvres gens, toujours prêts à s'entraider.

«Les microbes!»... Elle haussait les épaules : «Ah! ben, si ça devait empêcher de donner un coup de main à quelqu'un dans la peine!... Y en a toujours eu, des microbes, avant que les savants, «y s'en soyent» doutés. Le monde marchait tout de même... Alors?»

— Père Pageant, v'là du beau monde, qui vient voir vot' dame, chuchota cette obligeante personne, qui revint vers l'intérieur. Car son obligeance s'alliait fort bien avec un brin de curiosité.

Flaviana, sans s'arrêter aux exclamations du bonhomme, marcha droit à la chambre de la malade.

La fenêtre ouverte, avec un feu clair de bois dans la cheminée, y assainissait presque l'atmosphère.

On avait enlevé les vieux meubles encrassés, vermoulus, tiré le lit au milieu, accroché des rideaux en percale blanche.

Une infirmière, dans sa blouse de toile, qui se tenait là, devait avoir fait ce miracle de transformer le taudis en une chambre nette de maison de santé.

Il avait bien fallu, — devant l'obstination stupide de Pageant et de sa femme, qui eussent préféré mourir tout de suite que de laisser transporter l'un d'eux à l'hôpital.

Ils gardaient la réputation, l'antipathie, que les générations populaires se sont léguées à travers les siècles, pour les sombres bâtisses, tapissées de germes mortels, où l'on n'entraît guère jadis que pour en sortir — suivant une lugubre et pittoresque expression — «des pieds devant».

Combien faudra-t-il d'autres générations pour apprendre au intéressés ce qu'est devenu l'hôpital moderne: le seul lieu où les méthodes antiseptiques et aseptiques, impossibles à appliquer chez les particuliers, soient mises rigoureusement en pratique. Si bien que les riches, les millionnaires, n'ont pas d'autre moyen d'obtenir certains soins ou de supporter de graves opérations, que de se réfugier à l'hôpital — dans cette espèce d'hôpital p...ant, pas toujours aussi

bien outillé que l'hôpital gratuit — qui s'appelle la maison de santé.

Une sourde exclamation agita le silence de la pièce.

Une forme haute se dressa, plus haute semblait-il, dans la longue blouse de toile bise.

— Flavienne!... ne restez pas! je vous en supplie... A quoi peut servir cette folle imprudence?

— A vous persuader que désormais votre danger sera aussi le mien, Raymond.

Un regard seulement répondit. Quel regard!...

Mais le jeune docteur dit encore, d'une voix étouffée, frémissante d'émotion :

— Maintenant que j'en suis sûr... Maintenant que vous m'avez donné cette force divine... retirez-vous, chère... chère... (Il n'osait achever.)

— Non, mon ami. Je pense comme la pauvre voisine qui vient d'apporter le souper de Pageant: un microbe là où il faut agir, c'est une balle là où il faut se battre. Un soldat ne doit pas y penser.

— Qu'avez-vous donc à faire ici, ma vaillante aimée?

— Quelque chose, sûrement... Et je vais le découvrir.

Sur l'oreiller du lit, Flaviana voyait se soulever des épaules osseuses couvertes d'une camisole, et une tête qu'elle eut peine à reconnaître.

La figure de Célestine Pageant, brûlée de fièvre était d'une rougeur intense. Sa maigre chevelure, d'un noir huileux, où couraient des fils gris, ramenée en arrière et réunie en une natte peu opulente, dégagait les tempes, où d'habitude, voltigeaient quelques frisettes, quand ne s'y fixait pas à demeure l'escargot recroquevillé des bigoudis. Son cou tendineux sortait du col de linge, et montrait à la base, au-dessus de la clavicule, une sorte d'emplâtre, formé de cette toile percée de jours qu'on applique sur les plaies suppurantes.

La malheureuse femme s'efforça de parler, mais aucun son ne sortit de sa gorge, entre ses lèvres desséchées et violâtres. Elle porta une main à son gosier, puis secoua la tête avec souffrance et fureur.

— Courage!... cela ira mieux bientôt. Nous sommes tous là pour vous soigner, dit Flaviana de sa tendre voix musicale, et en lui prenant la main.

(A suivre).

GRAND FEUILLETON
DE
„LA SENTINELLE“
Journal quotidien d'information et d'annonces

Le Roman d'une Etoile

PAR

Daniel LESUEUR

(Suite)

— Oui... je veux bien partir demain pour la Russie, courir après Omiroff, le rattraper... en cours de route ou là-bas. Voyager m'est facile... Je suis libre. Donner une leçon à ce gaillard-là... je ne demande pas mieux. Je l'ai déjà fait, je suis prêt à recommencer. Mais, diable! n'exigez pas que je travaille à faciliter son mariage avec Maud.

— Si elle l'aime... hasarda Flaviana.

— Elle ne l'aimerait pas, connaissant le bandit qu'il est. Votre révélation...

— L'orgueil et l'ambition poussent à des crimes les êtres effrénés tels que lui. Mais s'il me rend mon fils, il aura tout effacé. Tranquille héritier des Omiroff, il sera le grand seigneur un peu autoritaire, un peu emporté, voilà tout, tel que beaucoup de sa race. Son alliance peut flatter la fierté d'une femme, même la fille du duc de Carington. Il est fou d'elle, il ne la rendra pas malheureuse. Comment saurait-elle?... Pourquoi?...

Hawksbury eut un âpre sourire. Et son refrain de tout à l'heure revint à mi-voix, non cette fois sans un secret reproche :

— Comme vous êtes mère!...

Et il expliqua :

— Vous si souverainement bonne, vous décréteriez le malheur d'une fille charmante, pour retrouver votre enfant. Je tâcherais qu'on vous le rende, mais pas à ce prix.

Sa voix s'affirma, d'une gravité singulière. Il dit encore :

— Vous ne savez pas ce que c'est ma cousine Maud. Si je ne vous avais pas rencontrée, j'aurais cru impossible à une femme de surpasser tant de noblesse dans la grâce, et surtout dans la loyauté.

Il se tut, rêveur. Et, telle fut sa profonde distraction, pendant une minute, qu'il ne vit pas Flaviana s'approcher de lui à le toucher.

Mais il sentit sur son bras le contact d'une main légère, tandis qu'affectueusement des mots glissaient à son oreille :

— Puisse-t-elle vous consoler!... Non, en effet, ce n'est pas pour Omiroff que doit fleurir un tel amour.

W

Le prix de la vie

— Comment! s'écria Flaviana, entrant précipitamment, dès son retour, dans la chambre de Bertile, tu n'as pas vu le docteur Delchaume?

Un cri de joie, d'une joie aigüe jusqu'à la souffrance, aussitôt noyé dans un sanglot, lui répondit.

L'étoile s'agenouilla près de la chaise longue, où Bertile cédait à une crise nerveuse.

— Oh! j'ai été si inquiet!... O ma Flaviana, ma petite mère, ma sœur, ma chérie!... Toi, toi!... Enfin! tu es donc là... Et il ne t'est rien arrivé de mal!... balbutiait la petite entre les rires et les larmes.

— Mais je t'avais fait prévenir... pauvre mignonne! Tu ne devais pas m'attendre, même pour dîner. Est-ce que le cocher n'a pas rapporté exactement?...?

— Si... Tout cela, il l'a dit à Mélanie, à qui je l'ai fait répéter plus de vingt fois. Mais que veux-tu?... J'avais peur... Ça ne se commande pas. Songe... il était moins d'une heure et maintenant il vient d'en sonner huit. Ah! vous n'êtes plus libre... ma belle étoile. Vous vous êtes donnée une petite fille tyrannique exigeante...

Commission générale de Secours

A partir de Lundi 14 septembre, la Sous-commission de contrôle siègera chaque Lundi de 9 h. à midi à l'Hôtel communal (Salle des Commissions) et les bons seront réglés le Samedi suivant chez M. J. Ségal, caissier, Léopold-Robert 36.

Les fournisseurs sont donc priés de présenter leur relevé avec bons à l'appui le jour ci-dessus indiqué.

H22400C 5468

IMPOT COMMUNAL

Par décision du Conseil Général, le délai pour le paiement de l'impôt communal a été prolongé jusqu'au 5 octobre 1914 sans surtaxe.

Le Conseil Communal prie instamment toutes les personnes qui peuvent le faire d'acquitter leur impôt sans attendre cette date.

Les paiements par acomptes sont admis pour faciliter les contribuables. 5480

Conseil Communal.

Agence Commerciale ALBERT CHOPARD

Rue du Doubs 115 LA CHAUX-DE-FONDS Téléphone 4.43

La pratique a démontré qu'il existe de grandes lacunes à combler chez certains industriels.

La branche commerciale laisse à désirer, notamment la comptabilité.

Une bonne administration doit reposer sur le contrôle et non sur la confiance.

S'adresser au bureau, qui garde absolument le secret professionnel.

Leçons, mise en train de livres, cours commerciaux. Conditions libérales. 5471

AGENCE GÉNÉRALE D'ASSURANCES

Pharmacie Coopérative

Tarif le plus réduit de la région

La meilleure Cure d'Automne

se fait avec la Salsepareille PURITAS, fr. 6 le litre ou le Thé des Franciscaïns, le plus puissant dépuratif végétal connu.

Sirops pectoraux pour adultes et enfants - Huile Foie de Morue à fr. 1.50 le l.

Farines lactées et phosphatées diverses - Emulsion: Huile de Foie de merue d'hyssophite de chaux.

Envoi au dehors, par retour du courrier, contre remboursement. 3567

MAGASIN

de
Mercerie-
Passementerie

C.A. Favre

Rue de l'Hôpital 22 - Neuchâtel

Pendant quelque temps

Belle occasion en

CORSETS

PRIX MODÉRÉS 3564

Salon de Coiffure

A. PIETSCH

Rue des Moulins 31 3498

Neuchâtel

Se recommande.

Néuralgies

Influenza

Migraines

Maux de tête

CACHETS

antinéuralgiques

MATHEY

Soulagement immédiat et prompt guérison, la boîte fr. 1.50.

Pharmacies Réunies

La Chaux-de-Fonds 3836

SUCRE à 25 ct. le kg.

Une boîte de saccharine remplace un kg. de sucre.

Par 10 boîtes fr. 2.50, franco par poste, au reçu de timbres ou mandats.

Saccharine Co Led. Case 6882 Servette. Genève. 5470

Tapiserie Décoration M.-A Fehr Puits 9 4078

Remontage de Meubles et Literie

Réparations de pendules - Rhabillages soignés 5467

Auguste Marchand, Sonviller

Conférences

publiques et contradictoires

organisées par la Jeunesse socialiste au CERCLE OUVRIER

Vendredi 18 septembre à 5 h.

Pourquoi y a-t-il des guerres?

E.-P. Graber.

Vendredi 25 septembre à 5 h.

Comment mettre fin aux guerres?

E.-P. Graber.

Invitation cordiale à tous ceux qu'intéressent ces sujets, aux jeunes particulièrement.

Coopératives Réunies

Lait à 20 ct. le litre

dans nos 4 laiteries: Paix 70, Moulins 7, Place d'Armes 1, Grenier 39

Beaux œufs de commerce

marchandise fraîche de bonne qualité

à Fr. 1.35 la douzaine

Oeufs du jour

à Fr. 1.55 la douzaine

en vente dans tous les magasins: Nord 163, Progrès 88, Commerce 117, D.-P. Bourquin 1, Puits 12, Numa Droz 6, Nord 7, Serre 43, Paix 70, Grenier 39, Place d'Armes 1 et Moulins 7. 3521

Cabinet Dentaire

Jâmes DuBois

Rue Léopold-Robert 56 :: Téléphone 1077

La Chaux-de-Fonds

H-20103-C 3381

Spécialité de Prothèse Dentaire :: Dentiers en tous genres, Ponts et Couronnes en or, Plombages, Aurifications, Extractions

Les annonces

de la SENTINELLE sont reçues chaque jour à la

Librairie Coopérative

Léopold-Robert 43, Chaux-de-Fonds

Maculature

Belle maculature à vendre à 20, 10 et 5 centimes le kilo. — S'adresser au Bureau de La Sentinelle, Parc 103.

Victor TRIPET, Avocat

NEUCHÂTEL, rue du Château 4. Tél. 1.18

A louer de suite ou pour fin Octobre prochain, rue Numa-Droz 100 un logement de 4 chambres, corridor et dépendances. — S'adresser à Albert Barth, rue Daniel JeanRichard 27. H-22363-C 5437

Montres au détail, or, argent, métal. Rhabillages en tous genres, aux conditions les plus avantageuses. — Se recommande Ch. L'Éplattener, rue du Pont 36. 4479

Perdu samedi une broche titre fixe. La rapporter contre récompense Nord 17, au 3me étage. 5478

État-civil de La Chaux-de-Fonds

Du 15 septembre 1914

Naissances.—Huguenin-Virchaux, Roger-Emile, fils de Numa, horloger et de Léa-Adèle, née Vuilleumier, Neuchâtelois. — Grellinger, Nadine, fille de Raphaël, négociant et de Johanna, née Oury, Neuchâteloise.

Promesses de mariage. — Fankhauser, Louis, faiseur de pendants, Bernois et Neuchâtelois et Robert-Tissot, Alice-Mathilde, horlogère, Neuchâteloise.

Décès. — 1880. Quartier-dit-Maire, Louis, époux de Elise-Mélanie, née Junod, Neuchâtelois, né le 2 janvier 1848. — 1881. Grosjean, née Grosjean, Pauline, veuve de Charles-Aimé, Bernoise, née le 18 août 1833, décédée à Perreux.

Inhumations

Du 17 septembre 1914, à 1 heure

M. Quartier, Louis, 66 ans et 8 mois et demi, Rue du Parc 85, sans suite, depuis l'Hôpital.

Elle glissait son bras, si fluide, autour du cou de la danseuse. Sa petite figure, réduite à rien, — le nez pincé, la peau du front tendue et ivoirine, laissant transparaître la fine structure du crâne, — les yeux fondus de fièvre, exprimaient la plus tendre adoration. Beau sentiment exalté, par lequel cette âme pure, fragile, prête à se dissoudre comme un flocon de nuée printanière au souffle de l'éternel espace, aurait communiqué un instant avec le grand secret frissonnant de la vie.

Mais aussitôt Bertile prit plus sérieusement conscience de l'égoïsme dont elle s'accusait.

— Flaviana chérie! tu dois être morte de fatigue... Et moi qui te retiens là!... Va... va vite... change-toi... mange quelque chose. Après, tu reviendras... Tu me raconteras de ta journée ce que j'en peux savoir...

— Tu peux tout savoir, mon petit ange... Les choses se sont précipitées... je n'ai pas eu le temps... Mais je te dirai... Chère petite!...

Flaviana s'attardait, remontant les cousins sous le buste gracile, écartant les cheveux alourdis autour des tempes moites.

Comme elle s'était attachée à cette petite fille!... Quelle mélancolie, l'impuissance à la retenir dans ce monde!

Enigme des existences éphémères, — de la fleur qui va s'ouvrir et que le pied foule, de l'oiselet qui tombe du nid dans la rosée glaciale, de l'enfant qui a deviné l'amour et dont les yeux éblouis se ferment sous la pierre d'une tombe.

«Serge... mon fils!...» soupira ce cœur de femme, effaré par le destin.

Et, comme tout, à cette minute, la contractait d'appréhension, elle reprit tout haut:

— Je ne comprends pas... non... je ne comprends pas que Raymond ne soit pas venu.

— C'est sans doute qu'il me trouve guérie, supposa Bertile qui, à cette appellation intime de «Raymond», venait de fermer nerveusement les yeux.

Et, détournant la tête, elle se rejeta en arrière sur l'oreiller.

Ce n'était pas le moment d'expliquer à la fillette quels intérêts différents de sa santé resserraient le lien entre Delchambre et Flaviana, donnaient le même but à leurs pensées, la même palpitation à leurs cœurs.

Dans la salle à manger, où la danseuse s'assit pour un semblant de repas, rôdait une solitude accablante.

Pourquoi n'était-il pas là, celui qui, assumant la paternité de son fils, lui apparais-

sait, par une étrange et délicieuse confusion de sentiments, un peu le père, en effet, de leur commun trésor?

L'absence de Raymond Delchambre après le sacrifice, le dévouement révélés par Frédéric de Hawksbury, semblait plus intolérable à Flaviana.

Cependant, comme l'angoisse lui crispait la gorge, au point qu'elle renonçait même à boire à la tasse de thé qu'elle s'était fait servir, Flaviana entendit vibrer la sonnerie électrique dans l'antichambre.

Elle se dressa, fit trois pas, perçut une voix affolée, se jeta sur la porte.

Mélanie venait d'ouvrir.

Deux bambins étaient là. Hélas!... ni l'un ni l'autre ne ressemblait au sien. Mais, reconnaissant la femme qui les accompagnait la danseuse eut un grand cri:

— Nounou Favier!...

— Oui... moi, Madame... Mais monsieur le docteur ne voulait pas... On devait préparer Madame pour ne pas qu'en me voyant une fausse joie...

— Ah! vous ne le ramenez donc pas!...

La paysanne secoua la tête, fondit en larmes.

— Allons... allons... dit la voix découragée, mais si douce de Flaviana. Ne pleurez pas, ma pauvre nounou. Entrez un peu ici, tenez, dans la salle à manger. Vous venez de la part du docteur. Qu'avez-vous à me dire?... Et qu'est-ce que ces deux petits?...

— Tu ne me reconnais pas, madame? clama un moutard décidé. Moi je te reconnais bien. C'est toi qu'as emmené ma sœur Bertile. Même qu'elle a de la veine de demeurer avec toi, dans un si chouette local...

— Où qu'y a des bonnes choses à manger, vrai! flûta la gamine, se haussant sur la pointe des pieds, tandis que ses deux menottes sales s'agrippaient au bord de la table, par-dessus la nappe blanche.

— Donnez-leur des muffins, Mélanie, commanda la maîtresse de maison.

Et, se tournant à nouveau vers la nourrice:

— Ce sont les petits Pageant, les enfants de la fruitière... Qu'est-ce que vous en faites, ma pauvre nounou?

Clémence Favier, un doigt sur ses lèvres désigna les gosses. Mais ils n'entendaient rien, ayant déjà la bouche pleine, et les yeux fixés sur les friandises inconnues qu'on allait peut-être leur donner.

— Leur mère est au plus mal. Le docteur m'a fait venir pour que j'emène les mioches à Claire-Source. (Un soupir.) Ah! ça

me changera de mon chérubin! Mais, ce qu'elle a, c'est très contagieux. Une angine infectieuse... Alors, monsieur le docteur s'excuse auprès de madame...

— Comment!... c'est pour cette mauvaise femme?...

— Monsieur le docteur ne la quitte pas. Et il n'a même pas pu écrire une vraie lettre. Il a griffonné ça, en me chargeant d'expliquer à Madame...

La danseuse saisit le papier, — un feuillet réglé à double lignes, en page d'écriture, sans doute arraché à un cahier de Tor, et au haut duquel s'étalait, en belleursive moulée, un exercice sur la lettre «D»:

«Le fifre, fanfaron, finit, fou, fieffé.»

Sous cet exergue incohérent, quelques lignes au crayon jaillissaient du plus profond de la profonde vie tumultueuse:

«Flaviana bien-aimée,

«Tout mon cœur avec vous, avec l'enfant chéri, avec «notre» enfant.

«Mais, dussé-je vous perdre l'un et l'autre, je ne puis quitter mon poste.

«Comprenez-moi... Je suis, à cette heure le commandant sur sa passerelle, l'aiguilleur qui, pour sauver un train bondé d'existences humaines, le dirige sur la voie où joue son enfant...

«Je me débats contre un mal infectieux, abominable, avec ma nouvelle méthode, encore tâtonnante. Si je guéris un cas si grave, ce sont des milliers de gens, dans l'avenir, arrachés à la mort...

«Et je ne puis aller, fût-ce une minute, près de vous, de Bertile si faible... Je risquerais de vous porter la terrible contagion.

«Mon Dieu!... Et où en êtes-vous? Quel supplice de ne pas vous voir!... Si vous avez la moindre nouvelle envoyez-la-moi.

«Et que votre génie maternel vous soit en aide!...

» Raymond. »

Elle ne l'eût pas souhaité plus grand.

— Alors, vous emmenez ces deux petits à Claire-Source?... dès ce soir?... demanda-t-elle à Clémence Favier.

Claire-Source... quelle ingénieuse bonté encore d'y recueillir ces deux pauvres enfants!

— Nous prenons le train de neuf heures, madame. Nous n'avons que le temps.

Elle les expédia, avec l'ordre à Mélanie d'empaqueter en hâte tout ce que les armoires contenaient de pâtisseries, fruits confits, marrons glacés, et de descendre cette cargaison dans le fiacre qui les attendait.

Puis, appelant la seconde femme de chambre:

— Vite, une robe, un manteau, une écharpe...

— Madame va ressortir?

— Oui.

— Madame ne danse pas, ce soir?

— Non... C'est à dire... Je ne devais pas... mais on vient de m'appeler d'urgence... L'affiche a été changée au dernier moment...

— Oh! madame qui est si fatiguée!... Madame n'a pas mangé...

— Ça ne fait rien, ça ne fait rien... Vite!... Un bond jusqu'à la chambre de Bertile.

— Ma chérie, nous devons renoncer à notre bonne causerie pour ce soir... Figure-toi... Une indisposition d'Ermelinda. Alors on donne le ballet des Elfes. Je n'ai que le temps de courir...

Elle s'enfuit, sans trop regarder le doux petit visage, où chaque ombre de mélancolie accentuait une ombre plus mystérieuse, plus solennelle, descendue récemment sur le front puéril, sur les joues minces, dans les yeux lointains, et qui ne s'en allait plus.

Dur de mentir à cette chère petite amie. Toutefois, il le fallait bien.

Rue du Rocher, Flaviana trouva les volets clos à la fruiterie.

Mais elle savait le chemin du logement.

Par le couloir sordide, elle gagna la cour — ou plutôt le fond de puits, écrasé par l'immense mur aveugle de la maison neuve.

De fades odeurs flottaient dans l'humidité froide.

Un papillon de gaz tremblottait au fond, laissant danser des ombres presque sinistres dans la cage moisie de l'escalier.

Flaviana monta un étage.

Elle trouva la porte ouverte sur le palier au carrelage déteint.

Une voisine venait d'entrer, portant un bol de soupe chaude à Victor Pageant, qui